

A. P U I S E U X

LYON



Vous avez certainement déjà remarqué que vous demandiez à vos correspondants le fin du fin de la psychologie. Analyser les modifications survenues en nous depuis nos premiers pas dans la montagne, c'est-à-dire pour moi depuis 1863, c'est un travail qui ne peut guère s'improviser un beau matin, mais qui aurait demandé à être préparé par une réflexion continue : c'est supposer qu'à cette époque j'avais déjà pris conscience de mes aspirations. Comment les retrouver à présent sous la pierre tombale des années, des évènements et des soucis ?

Enfin, le poids le plus lourd à soulever pour qui est ainsi invité à dévoiler les replis de sa pensée, c'est un sentiment singulier, mais très réel, de pudeur. L'amour est un jardin dont on hésite quelquefois soi-même à violer le se-

étranger est indiscret. Pour nous autres, amants forcenés de la montagne, idolâtres de la beauté alpestre et des jouissances de toute sorte qu'elle nous procure, jaloux de ses faveurs et presque persuadés qu'elles nous sont particulières, c'est sans plaisir que nous voyons les regards profanes se poser sur les formes virginales de notre maîtresse. Comment dévoiler sans l'offenser les joies intimes et mystérieuses qu'elle nous a accordées? Peuvent-elles même s'analyser? La communion des âmes n'est pas soumise aux étroites limites du verbe et c'est dans des régions supérieures à l'homme qu'il faudrait chercher des mots pour dire l'ineffable bonheur du désir uni à son objet.

Néanmoins l'amour le plus exclusif ne peut sur cette terre se soustraire entièrement aux devoirs sociaux et la simple politesse veut que j'apporte quelque apparence de satisfaction à votre intéressante initiative. Procédons donc mathématiquement, et construisons la courbe d'une longue vie alpestre, en prenant pour abscisses les années successives (combien lourdes!) et pour ordonnées les sensations (combien légères!). Espérons qu'il n'y aura pas trop de points critiques.

1863. — J'ai cinq ans. Mon regretté père (un précurseur) nous fait faire nos premières armes dans la forêt de Fontainebleau. La montagne m'attire sous la forme des rochers de

grès de la "Grotte de Vulcain". Je grimpe une petite cheminée, mais soudain des cris d'angoisse retentissent: "Au secours! Vulcain m'emporte!" Mon petit pied s'est coincé dans une fente du rocher: impossible de le retirer sans aide, et les frères et sœurs sont au moins à cinquante mètres de là. On accourt, on me dégage: mais je ne sais que penser de la montagne. Est-ce qu'elle serait méchante? et puis, il y a dans les bois beaucoup trop d'endroits où l'on est tout seul, où l'on ne sait pas ce qu'il y a derrière ce gros tronc d'arbre, où des bruits mystérieux se font entendre, ou vont se faire entendre, ce qui est encore pis.

1865. — *Les Vosges*. Les verdure magnifiques, les ruisseaux jaseurs, les lacs d'émeraude, les horizons calmes et majestueux, e là bas, tout au loin, la fine et vaporeuse apparition des Alpes Bernoises qui suscite les grandes ambitions dans le cœur de mon frère, tout cela se grave dans ma mémoire préparée par les goûts paternels. Mais d'ambitions, peu: j'ai fait quatre lieues pour aller à la Schlucht, c'est beaucoup, c'est assez. Je détiens mon propre record sans envier celui des autres, et plus que les horizons et la gamme des couleurs m'intéressent les myrtilles dans les bois profonds et les écrevisses dans les clairs ruisseaux.

1867-1869. — Chaque année voit notre vol vers de nouveaux aspects: l'Oberland, Cha-

monix, la Chute du Rhin, le Léman. La sensation d'art commence aux chants harmonieux des gracieuses bergères d'Appenzell ou des robustes batelières de Brienz. Mais l'univers est décidément plus vaste que je ne l'aurais cru. Il y a donc des choses tellement éloignées qu'on pourrait bien vivre d'une vie ordinaire sans les connaître, et tellement hautes qu'un enfant, même gâté, ne peut les atteindre. Divers sentiments éclosent: respect de ces choses si majestueuses et quasi certitude qu'elles sont hors de notre portée. Mais en même temps naît une vague sensation que si je voulais bien cependant, si j'étais disposé à dompter toutes mes puissances de paresse, de crainte, de sensualité, si je devenais un homme en un mot, peut-être bien, moi aussi, je pourrais franchir ces distances, gravir ces hauteurs inconnues. Mais alors, si je le puis, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de commencer à essayer et l'effort, l'effort moralisateur se dessine (avec pas mal de défaillance) de faire ce que font les grands. Si les petites jambes se plaignent parfois qu'on les mène plus loin qu'elles ne voudraient, l'imagination, elle, part soudain en avant avec ses ailes. Et depuis lors, les petites jambes auront beau grandir, se fortifier, s'aguerrir de jour en jour, jamais plus elles ne rattraperont les ailes. A partir de ce moment-là, la folle du logis montrera toujours plus

loin, toujours plus haut, des merveilles indéfinies, qu'il faut absolument atteindre sous peine de ne pas vivre, et dont la possession apportera surtout le désir d'en atteindre d'autres encore plus belles, encore plus chimériques. En un mot, l'enthousiasme est né, l'enthousiasme de la hauteur et de l'étendue, l'enthousiasme de la domination sur les plaines et sur les plâtitudes et celui-là ne peut connaître la satiété puisque, où qu'on aille, on peut toujours aller plus loin, ou plus haut.

1870-1873. — *Les Pyrénées, le Valais*. Qui dira ce que peut mettre d'infini dans l'âme d'un enfant la vue du Weissthor et de l'Alphubel sur les plaines, ou la vue des Pyrénées Orientales sur la mer? Voyait-on les lacs italiens ce jour-là? voit-on Marseille depuis le Canigou? je n'en sais rien ou ne m'en souviens pas. Mais, en tous cas, nous croyions les voir et nous étions tout prêts à les décrire. La Brèche de Roland nous impressionna aussi très vivement, surtout par l'évocation toute naturelle dans nos jeunes imaginations des exploits des Paladins et du grand nom de Charlemagne. En même temps notre père nous apprenait sur les lieux même l'innombrable variété des fleurs, leur classification, les lois immuables auxquelles obéissent ces humbles mais précieuses parures de l'Alpe et les admirables mesures que la Providence a prises pour la conservation et la

propagation des espèces. Et ainsi la montagne se montrait apte à remplir toutes les cases de notre esprit et se liait intimement à tous les ordres de connaissance et d'activité. Nous comencions aussi à deviner ce qui devait faire la joie et l'aliment de notre maturité, à savoir que la montagne nous rapprochait du ciel et de nos destinées infinies.

1875-1882. — Nous sommes nés, je crois, avant Tartarin, et la rage des premières ascensions nous fut inoculée de bonne heure. Mais pour nos ambitions juvéniles, bien que le champ fût encore vaste,

Nous venions déjà tard dans un monde bien vieux!

Quelque gloriole était bien pardonnable à nos vingt ans. Nous en faisons d'ailleurs beaucoup plus sur le papier qu'en réalité, et Dieu sait ce que nos cahiers scolaires contenaient, entre deux thèmes, de programmes illustrés qui s'élaboraient dans une fièvre depuis Pâques jusqu'au mois d'août. Trente pics de 4.000 mètres figuraient en bon ordre en face des trente dates du mois des vacances! Ah! nous n'avions plus peur de la montagne, et pour un peu notre ancien respect religieux aurait fait place à une aimable condescendance. Néanmoins vers cette époque, quatre heures de nuit passées au fond d'une crevasse où j'avais im-

prudemment chu, nous rappelèrent qu'il y a des distances à observer. Je dus la vie à l'énergie et au courage de mon frère, et je garde à la montagne une grande reconnaissance d'avoir créé entre nous deux cet indestructible supplément d'affection.

C'est à cette époque aussi que la montagne nous apparut come une merveilleuse école de liberté: non pas seulement parce que les courses sans guides nous apprenaient l'initiative, la prudence et l'effort, mais aussi parce qu'en remplaçant la vie factice des villes par une vie de fatigues et de privations, elles nous donnaient au milieu du minimum de besoins le maximum de jouissances et d'activité: nous en déduisions le peu d'importance des conventions sociales et des biens matériels. Que peuvent la convoitise, la jalousie, et l'hostilité conjurées, contre celui qui se contente d'un repas de laitage et d'un lit de foin, ou qui met toute sa jouissance dans ces biens communs que sont l'air et la lumière, l'azur du ciel et l'incarnat des fleurs sauvages?

1890. — Mais toute lumière a son ombre et toute médaille a son revers. Voici la période attristée où, nonobstant les leçons de la montagne, les soucis de carrière ou d'affaires absorbent le temps et les forces, où de loin en loin seulement on trouve un moment fugitif pour voler de nouveau à ses anciens amours. Que

d'heures perdues, hélas! Faut-il l'avouer? cet éloignement est quelquefois volontaire, d'autres plaisirs paraissent plus urgents. O impiété! le culte est négligé pour les soins particuliers aux lieux bas. Cependant quelques élans d'amour nous ramènent encore au sanctuaire. Comme tout ce qui est éternel, la déesse est indulgente et miséricordieuse; elle attend patiemment que renversé sur quelque chemin de Damas, l'infidèle, confessant son erreur, la reconnaisse comme seule digne d'être aimée.

D'ailleurs son souvenir couve toujours sous la cendre et quand d'autres passions veulent s'exprimer, elles empruntent d'elles-mêmes le langage des hauteurs:

SONNET

A une qui ne veut rien savoir.

Qu'elle est belle et jolie en sa splendeur de neige
La reine des glaciers, l'inviolable Meije!
Caché dans l'ombre, au loin, timide, j'ai rêvé
D'un idéal repos goûté sur son névé.

Quand son front est doré par l'aube caressante,
Il n'est prince ni roi que son charme ne tente.
Jeunes, vieux, sages, fous, en extase à ses pieds
Dans un magique émoi sentent leurs cœurs liés.

Vainement le vieux guide a dit, hochant la tête:
"Téméraire, prends garde! enfant, prends garde à toi!
"L'abîme est insondable et le chemin étroit!"

Qu'importe le danger, qu'importe la tempête
A celui qui voudrait, audacieux vainqueur,
Effleurer un instant la neige de ton cœur?

Et ni Venise avec ses palais endormis, ni Sorrente et son Vésuve enfumé, ni la mer avec ses traîtrises, ni l'Afrique avec ses souvenirs ne peuvent nous faire oublier celle qui nous a appelés à la vie.

1900. — Cependant, cette vie poursuit son cours. La mort a frappé autour de nous: les jeunes et troublants visages ont changé: l'or s'est affirmé comme une méprisable chimère. Seule l'éternelle beauté de l'Alpe, renouvelée à chaque saison, est restée semblable à elle-même, seule elle apparaît capable de nous communiquer une jeunesse nouvelle ou même de nous empêcher de vieillir. Et las de toutes nos déceptions, nous lui revenons avec une ardeur décuplée, avec un grand désir et une grande certitude de boire dans la coupe enchantée les effluves de l'éternel printemps. En effet, ô miracle! ô vertu merveilleuse des premiers baisers de la montagne! en dépit des années, en dépit des orages, la chaîne de communion est au premier signe de bonne volonté instantanément rétablie. Qu'importent les cheveux blancs et les rides fallacieuses? oubliés les soucis! oubliées les erreurs! La montagne panse toutes les blessures, dissipe tous les regrets, autorise tous les espoirs et donne un vol nouveau à toutes les hautes pensées.

Par elle se sont conservées intactes toutes mes forces: je veux les lui consacrer tout en-

tières. Par elle s'élève de nouveau aujourd'hui mon esprit dans les régions supérieures, je veux l'en louer à jamais. Une vertu religieuse s'échappe de sa beauté et de sa grandeur. A travers ses aspects magiques, je vois maintenant la majesté du Dieu qui la créa et qui m'a fait assez grand pour la comprendre. La petite vanité qui dérivait autrefois des premières ascensions racontées à un public frivole, se mue en l'orgueil légitime d'entendre sur la hauteur des voix mystérieuses me dire que Dieu est grand et que néanmoins nous sommes faits à son image.

1913. — Et parmi toutes ces voix, la plus aimée me parle plus fréquemment. C'est à toi, mon père chéri, que vont mes pensées, quand sur les sommets, débordant d'enthousiasme, je me mets à parler tout haut et tout seul au grand étonnement des oiseaux. C'est à toi que va ma profonde, ma croissante reconnaissance de m'avoir procréé assez robuste pour n'avoir pas encore senti le poids des années, de m'avoir dès mes premiers pas appris le culte et l'amour de la saine et vivifiante montagne, de m'avoir enfin, par les leçons et les exemples de ton austère et saint génie, enseigné que toute ascension nous rapproche du Ciel.